Non, Villiers, nous ne vivons pas la première Toussaint rouge de notre histoire, souviens-toi !

écrit par Regis Guillem | 1 novembre 2020

“La Toussaint rouge”… Ce fut la désignation des premiers attentats en Algérie Française. Une parenthèse sans doute peu importante.
Monsieur Philippe de Villiers semble avoir ignoré les événements de 1954 en Algérie Française.

.

Je vous rappelle ces faits pour rétablir une vérité quant à la première victime.
Sans doute sans importance aujourd’hui.

.

Nombre de Français, hélas une majorité, n’a toujours pas compris que le terrorisme, en France, s’affiche désormais ouvertement, que les attentats ici et là déclenchent un effet de compétitivité à travers tout le territoire. Cela ira en s’accélérant car les terroristes se rendent bien compte qu’ils n’ont aucun obstacle face à eux. 14 douilles jonchaient le sol de la Basilique? Aucune n’a fait sauter la cervelle du dégénéré.

.

Les Français vont commencer à connaître la peur. Vont-ils continuer à se manifester par les slogans devenus la devise de la France “*Vous n’aurez pas ma haine*”. En revanche, en face, eux possèdent jusqu’aux fonds de leurs entrailles la haine.

Triste Toussaint mes amis. Un ami cher parti trop tôt avait écrit un livre dont le titre est ” QUE DIEU SAUVE LA FRANCE”.Mémoire, ne nous abandonne pas

.

Dans la nuit du 31 Octobre au 1er Novembre 1954 plusieurs attentats étaient perpétrés en une trentaine de points du territoire Algérien.

Soixante dix attentats furent commis parmi lesquels plusieurs victimes civiles européennes et musulmanes.

La Toussaint rouge fut le nom donné à cette vague d’attentats, jour de la fête Catholique de la Toussaint. L’histoire a retenu que la toute première victime de cette Toussaint Rouge fut ce jeune instituteur Métropolitain, Guy Monnerot, tout fraîchement arrivé de Métropole afin d’y enseigner dans le Bled.

.

Bien que cet assassinat ait mérité d’être largement diffusé pour sensibiliser l’opinion, notamment Métropolitaine, il n’en reste pas moins que cette médiatisation ne devait en aucun cas occulter sciemment les 3 autres victimes civiles assassinées bien avant Guy Monnerot.

Du reste la médiatisation du meurtre de Guy Monnerot ouvrit béante la porte aux détracteurs de la présence française en Algérie qui gangrénèrent l’opinion métropolitaine quant à sa souveraineté et, par la suite, l’envoi des troupes du Contingent.

Depuis plusieurs années la vérité tente de s’installer, mais en vain ; l’histoire continue à poser sa chape de plomb sur les réalités.

.

Ainsi 3 jeunes Français d’Algérie ne firent l’objet que ’un contre-filet dans la presse.

Dès le début 2000 j’ai entrepris de relater l’histoire de Laurent François, ce jeune Mostaganémois assassiné dans des conditions abominables, le 31 Octobre 1954 à 23h.30, devant une Gendarmerie sourde aux appels de détresse. Je pus

recueillir et reprendre l'historique de cet événement grâce au témoin, compagnon de Laurent François, Jean-François Mendez.
Jean-François Mendez est cousin germain de mon épouse ; lors d'une visite nous avons évoqué cet attentat auquel il avait échappé miraculeusement.
Dès lors je le décidai, malgré quelques réticences, à lui faire évoquer cette tragique soirée afin de rendre hommage à son ami Laurent François dont personne n'évoquait son assassinat, ni son acte héroïque.
Dès 2002 plusieurs sites accordèrent crédit à ce rappel : Site Algérie Française, Pieds Noirs d'Hier et d'aujourd'hui ; la Seybouse.
Les faits et témoignages ainsi furent repris par divers compatriotes et associations.
.
A Oran, il est 0h20, lorsque Georges- Samuel Azoulay, chauffeur de taxi prend en charge un musulman pour le conduire à Eckmühl; en cours de route le client demande un changement d'itinéraire vers la poudrière. Azoulay refuse ; le client l'abat de trois balles, jette le corps sans vie et s'empare du véhicule. L'assassin est arrêté quelques semaines plus tard dans un douar près de St-Denis du Sig. Cet assassinat sera considéré comme un fait divers de droit commun.
Dans la nuit du 31 octobre au 1er novembre à 1h30, le garde-forestier François Braunest attaqué dans la maison forestière de la Mare d' Eau (entre Zahana et Oggaz ; il refuse de remettre son arme ; il est abattu par Ahmed Zabana qui est arrêté le 8 novembre 1954 et guillotiné à la prison de Barbe-Rousse le 19 juin 1956.
Fait remarquable, François Braun était le beau-frère de l'oncle de Laurent François.

Laurent François ce jeune homme de 22 ans tout juste libéré de son service militaire qui plutôt que de s'enfuir fit un détour pour prévenir les autorités militaires.

CASSAIGNE, nuit du 31 Octobre au 1er Novembre 1954

Ce dimanche 31 octobre 1954, à la tombée de la nuit, un groupe d'hommes sous les ordres de Sahraoui et Belhamiti se réunit au lieu dit « Oued Abid ». Sahraoui dispose d'armes de guerre (3 carabines italiennes, un fusil mauser et des munitions) qui lui ont été procurées par Bordji Amar. Cette réunion a pour but l'organisation d'une attaque qui doit être déclenchée à une heure du matin.

Tous se réunissaient vers le centre de Cassaigne ; Belhamiti prenait la tête d'un demi-groupe composé de Mehantal, Belkonième, Chouarfia qui devaient se poster légèrement au sud et à l'Est des bâtiments de la gendarmerie.

L'autre demi groupe sous la direction de Sahraoui Abdelkader et composé de Belkonième Taïeb, Tehar Ahmed et Beldjilali Youssef allait par l'Ouest s'approcher de la cour extérieure de la gendarmerie.

Pendant que les terroristes préparent leur embuscade, Laurent François et son ami Jean-François Mendez reviennent d'un bal organisé au Grand Hôtel de Mostaganem ; Laurent François a 22 ans, il est libéré du service militaire depuis 6 mois, Jean-François Mendez est son cadet de 18 mois.

Tous deux habitent Picard, petit village du Dahra situé à 70 kms de Mostaganem. Plutôt que prendre la route principale, ils décident d'emprunter la route de l'intérieur qui est un peu plus longue mais en meilleur état ; cette route passe devant la ferme Monsonégo.

Arrivés à hauteur de la ferme Monsonégo, les deux amis voient surgir dans le faisceau de la 4 CV un homme vêtu d'un tricot de peau et d'un slip qui agite ses bras de façon désordonnée en criant : »au secours ! au secours ! ».
A l'instant où Jean-François Mendez ouvre la portière des coups de feu claquent ; une balle fait éclater le pare- brise et une autre fait sauter la vitre de la portière avant gauche ; Laurent François a été touché à la tête. L'homme hurle d'avertir la gendarmerie de Cassaigne qui est tout proche mais qui contraint à un détour. D'autres coups de feu claquent et contraignent les deux amis à reprendre la route pour se rendre à Cassaigne.
Tous deux ignorent que la gendarmerie est, elle-même, la cible de terroristes qui s'apprêtent à l'attaquer. En quelques minutes les deux jeunes gens arrivent devant la gendarmerie.
Le demi-groupe de soutien de Belhamiti se dissimula alors dans le fossé bordant la route.
Belkonième et Tehar de leur côté, de peur d'être surpris eux aussi, cherchèrent à se cacher derrière les bâtiments de la gendarmerie ; ils y retrouvèrent Saharaoui Abdelkader qui leur donna l'ordre de se porter en avant et de tirer sur les arrivants.
Pendant plusieurs minutes qui durent une éternité, les deux amis tambourinent en hurlant à pleins poumons. Plusieurs minutes s'écoulent sans que quiconque n'intervienne.
Belkonième et Tehar, en position de tireurs immédiatement derrière la clôture en fil de fer de la gendarmerie, à une vingtaine de mètres environ de Laurent François et de Mendez Jean-François, tirèrent chacun un coup de feu. Laurent pousse un cri et s'écroule devant Jean-François qui continue à cogner sur la porte de la gendarmerie.
Le gardien de prison réveillé par les cris et coups de feu a allumé la rue.
Il est 23h.30 ; Laurent François est à terre, râlant, crachant du sang ; une balle lui a fracassé le crâne.
Les gendarmes sont toujours inexistants. Jean-François Mendez se précipite chez le docteur Gilbert qui s'habille promptement et se rend immédiatement sur les lieux du drame.
La cour de la caserne est allumée mais la porte de la gendarmerie est toujours fermée. Laurent François, le malheureux, est là inanimé, baignant dans une large mare de

sang. L’infortuné jeune homme est toujours en vie mais il rendra son dernier soupir à la clinique.
Un gendarme, revolver à la main, se décidera à sortir après de nouveaux appels de Jean-François Mendez et du docteur Gilbert.
L’intervention de ces deux jeunes gens aura fait échouer l’attaque prévue de la gendarmerie et ainsi sans nul doute sauva bien des vies ; devant cet échec les terroristes s’enfuirent et se replièrent au lieu-dit « La pierre Zerouki ».
De même qu’ils ne purent faire sauter le transformateur électrique de Ouillis qui alimentait toute la région du Dahra.
Les terroristes sont arrêtés quelques jours plus tard ; leur chef est tué lors de leur appréhension.
Les gendarmes, quant à eux, firent tous l’objet de mutations sans qu’un motif ne soit évoqué ; et pour cause !
De même on n’entendra plus parler de Cassaigne… jusqu’au jour du procès des assassins de Laurent François le 23 Juillet 1955.
Le verdict de la Cour d’Assises de Mostaganem fut prononcé le 24 juillet 1955
Condamnés à la peine capitale : Belkonième Taïeb, Tehar Ahmed et Saharoui Abdelkader ; Travaux forcés à perpétuité : Belhamiti ;
20 ans de travaux forcés : Chouarfia, Belkonième Mohamed.
Ainsi périt dans l’indifférence générale un jeune Français d’Algérie, Laurent François né un 6 Février 1939, assassiné un 31 Octobre 1954 à 23h.30, qui n’hésita pas à se détourner de sa route pour alerter les autorités d’attaques
Ce n’est qu’en 2007 que Laurent François eut les Honneurs de la Nation et fut reconnu Mort pour la France.
Le rappel de ce tragique évènement démontre que les Français d’Algérie étaient déjà des « Français entièrement à part ».
Le malheureux Guy Mo